

Vers une autoreprésentation de la différence *Gabrielle*, Canada [Québec], 2013, 1 h 44

Pierre-Alexandre Fradet

Number 287, November–December 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2013). Review of [Vers une autoreprésentation de la différence / *Gabrielle*, Canada [Québec], 2013, 1 h 44]. *Séquences*, (287), 53–53.

Gabrielle

Vers une autoreprésentation de la différence

Contrairement à une idée véhiculée par certains médias de masse, **Gabrielle** n'est pas le premier film québécois impliquant des déficients mentaux, et encore moins la première œuvre à jeter un regard lucide sur ce thème ou sur des sujets connexes : le handicap, la folie, la confrontation à ses propres limites. Plutôt absurde en soi, la quête des « premières fois » et des « occurrences inédites » a tôt fait de mener à une régression à l'infini (d'influence en influence, de préfiguration en préfiguration) et de faire oublier que la grandeur d'une œuvre peut s'évaluer aux nuances qu'elle apporte à des pratiques établies. Ainsi, **Gabrielle** ne perd rien de son lustre, même lorsqu'on évoque l'existence de ses précurseurs.

Pierre-Alexandre Fradet

Parmi ses devanciers québécois, figurent, entre autres titres, *La Tête de Normande St-Onge* de Gilles Carle et *Carcasses* de Denis Côté. Dans un long et riche entretien accordé à Léo Bonneville pour *Séquences* en janvier 1981, Gilles Carle se disait très touché au moment où Félix Guattari, alors au sommet de sa gloire, lui avait écrit pour lui dire : « Votre film est le vrai premier film sur la folie. » (p. 11). L'œuvre de Gilles Carle avait le double mérite de suggérer que certaines manifestations de la folie doivent s'exprimer en société afin d'embarquer dans un devenir ceux qui se refusent à tout devenir, et de montrer que la folie grave, incompréhensible, déconcertante – bref, la vraie folie – est bien souvent créée de toutes pièces par les spécialistes de la santé eux-mêmes. Quant à *Carcasses*, rappelons que le film met en scène un groupe de trisomiques qui prennent d'assaut le territoire d'un ferrailleur. Comme chez Gilles Carle, l'exclu devient l'inclus chez Denis Côté. Au lieu de laisser choir les trisomiques dans leur coin et de répandre ainsi un parfum d'apitoiement, Côté les amène à faire communauté entre eux et avec le ferrailleur lui-même.

avec sa compagne. Mais l'entourage de l'un et de l'autre doute de leur capacité à vivre en couple et leur met des bâtons dans les roues. A-t-on l'autonomie nécessaire pour s'abandonner à une idylle lorsqu'on présente un retard mental ? L'indépendance d'esprit peut-elle être mise de côté dans l'amour ?

Si la réponse d'Archambault est à la fois affirmative et nuancée – car elle dit à quel point Gabrielle peine à prouver qu'elle peut vivre seule, en « adulte » –, l'œuvre a aussi l'intérêt d'esquiver un danger : celui de prendre de haut son sujet pour le caricaturer, ou tout simplement de se tenir à trop grande distance de lui. La réalisatrice de *Familia* va au plus près de Gabrielle ; elle ne la transforme pas en personnage, mais la laisse être une personne, avec ses manies, ses sourires, ses étonnements. Ici, c'est Gabrielle elle-même qu'on rencontre (sans médiation ou presque), et non pas celle qu'on voudrait qu'elle soit. Cette proximité avec le personnage principal paraît d'autant plus marquée que l'immersion dans l'histoire n'est entravée que lorsqu'apparaissent à l'écran les acteurs professionnels, qui ne font pas toujours le poids à côté des handicapés.

Mais l'apparente profondeur du scénario ne reposera-t-elle que sur l'éveil de bons sentiments ? N'est-il pas aisé de mettre en contact le spectateur avec une personne marginale, désavantagée par certains côtés et pour laquelle chacun éprouvera une sympathie immédiate ? On serait trop sévère en accusant Archambault de jouer cette carte racoleuse, parce que son travail de direction d'acteurs et la mise en scène qui en découle, aussi consensuels que soient les derniers moments du scénario, n'est autre chose qu'une réussite – ce que viennent confirmer le Prix du public que l'œuvre a raflé à Locarno et sa présentation au Festival de Toronto.

Au fait de ce succès, pourquoi ne pas espérer, à présent, que des œuvres presque entièrement conçues par des handicapés intellectuels soient subventionnées et présentées au grand public ? Ce serait là, peut-on croire, une des manières possibles de limiter la médiation entre le filmeur et le filmé, et d'atteindre, dans certains cas, une meilleure autoreprésentation de la différence.



Transformer un personnage en personne

Qu'est-ce qui distingue *Gabrielle* de ces autres films ? Plus chantant que *La Tête de Normande St-Onge* et moins expérimental que le génialissime *Carcasses*, l'œuvre de Louise Archambault complète par sa différence les démarches qui la précèdent. Gabrielle, pétillante vingtenaire atteinte du syndrome de Williams, tombe amoureuse d'un jeune homme, Martin. Lui-même handicapé, ce garçon aimerait vivre pleinement sa passion

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 44 – **Réal. :** Louise Archambault – **Scén. :** Louise Archambault – **Images :** Mathieu Laverdière – **Mont. :** Richard Comeau – **Mus. :** François Lafontaine – **Son :** Sylvain Bellemare – **Dir. art. :** Emmanuel Fréchette – **Cost. :** Sophie Lefebvre – **Int. :** Gabrielle Marion-Rivard (Gabrielle), Alexandre Landry (Martin), Mélissa Désormeaux-Poulin (sœur de Gabrielle), Benoît Gouin (intervenant), Isabelle Vincent (mère de Gabrielle), Véronique Beaudet (intervenante), Marie Gignac (mère de Martin), Sébastien Ricard (Raphaël), Vincent-Guillaume Otis (Rémi), Robert Charlebois, Gregory Charles – **Prod. :** Kim McCraw, Luc Déry – **Dist. / Contact :** Séville.